

– Reportage –

Live Magazine

Ce spectacle est un phénomène : 1500 personnes se réunissent, le temps d'une soirée, autour d'anonymes venus raconter une histoire qui leur est arrivée. Comment cette performance a-t-elle été rendue possible.

Par Isabelle Magos

C'est un journal vivant qui ne s'imprime que dans les têtes

Ce soir de novembre 2017 à Paris, la salle du Casino de Paris est comble. Mille cinq cents spectateurs, confortablement assis, attentifs, curieux. Ils ne savent rien du programme à venir, ils sont venus écouter des histoires, des histoires vraies du monde qui nous entoure, racontées par ceux qui les ont vécues ou en ont été les proches témoins : des « histoires de vie ». Ce soir, c'est la 12^{ème} édition du *Live Magazine* : « Un journal vivant qui ne s'imprime que dans les têtes », dit le slogan. Une édition unique, car de ces deux heures il n'y aura ni enregistrement ni captation, juste ce moment partagé.

Sur scène, un écran, des musiciens et une quinzaine d'inconnus sagement alignés, parfois avec leurs notes dans les mains, certains un peu inquiets, qui se succèdent pour raconter leur histoire.

L'idée vient des États-Unis

Ce type d'événement, entre journalisme et spectacle vivant « ne rentre dans aucune case, dans aucun format existant. Car loin de la performance, c'est plutôt une forme

de subjectivité qui est privilégiée, qui laisse même entrevoir une certaine fragilité de la part des intervenants », explique Florence Martin-Kessler, rédactrice en chef du *Live Magazine*, à l'origine en France de cet objet rédactionnel non identifié. « Nous sommes à l'opposé du storytelling, ou du célèbre TED Talk américain où des experts exposent un sujet précis selon un modèle très codifié. »

Voilà plus de trois ans que le *Live Magazine* est arrivé en France, rassemblant de plus en plus d'adeptes, de curieux, d'inconditionnels. L'idée vient tout droit des États-Unis, où ce projet s'intitule *Pop-Up Magazine*. Doug McGray, qui s'intéresse au pouvoir des histoires pour explorer les questions de société et rassembler les gens, en est l'initiateur. En septembre 2013, Florence Martin-Kessler encore documentariste, est en résidence à Harvard, parce qu'elle s'intéresse de près au récit narratif. Elle y assiste, « trouve l'idée géniale » et importe le concept à Paris.

« Au départ, nous voulions le faire seulement pour nous amuser, nous étions une petite équipe de trois, il nous fallait juste une salle, et des gens pour le faire. » Puis,



peu à peu, le projet a pris de l'ampleur. D'une petite salle de trois cents places à ses débuts, le *Live* attire désormais mille cinq cents personnes plusieurs fois par an. Chaque histoire qui dure une poignée de minutes, ne laisse aucune part à l'improvisation : « *Il y a un gros travail d'écriture en amont. Et ce ne sont pas des récits de vie mais des histoires de vie, plus personnelles,* tient à préciser F. Martin-Kessler. *J'essaie de trouver une histoire qu'ils sont les seuls à pouvoir raconter. Il faut trouver le ton juste, le bon rythme.* » Elle fait confiance, instille son énergie, et ça marche.

Des histoires de vie

Trouver les auteurs, les raconteurs d'histoires ne lui pose aucun souci : tout d'abord documentariste, Florence Martin-Kessler travaille à la société des auteurs. « *C'est un peu mon monde d'être toujours à l'affût des gens, des artistes, des blogueurs, ajoute-t-elle. J'en découvre, on m'en recommande.* »

Pour la première édition, en septembre 2014, Florence Martin-Kessler voulait une histoire de crime, elle demande alors à Pascale Robert Diard du journal *Le Monde* qui partagera avec le public le cas d'un gendarme qu'elle a rencontré, témoin fortuit de l'attentat du RER B en 1995. La diversité des histoires, leur enchaînement sont eux aussi soigneusement réfléchis.

Depuis les débuts du *Live*, 261 personnes sont ainsi déjà montées sur scène. Si le monde du journalisme et du documentaire est le plus représenté, peu à peu d'autres univers ont fait leur apparition. La liste est longue comme un inventaire à la Prévert, de l'auteur de BD au professeur au Collège de France, en passant par le poète, la journaliste turque menacée dans son pays... Depuis peu, des danseurs, des gens du cirque, des marionnettistes... « *Cela fait que c'est fragile, que cela ne tient qu'à un fil. Et c'est cette fragilité qui nous intéresse, cette prise de risque* » poursuit Florence Martin-Kessler.

C'est la fragilité qui nous intéresse, la prise de risque



C'est aussi ce que défend Yves Hech, comédien et metteur en scène, lorsqu'il aide certains à se préparer, dépasser le trac, respirer, articuler, à s'adresser au public.

Plus de deux cent histoires ont été racontées depuis les débuts du *Live*, soigneusement travaillées, écrites, réécrites, avec Florence, en plusieurs va-et-vient, lues et relues, testées devant les proches, les amis. Chacun sait qu'il doit attraper le public, le tenir, l'émouvoir, le faire rire peut-être et s'impliquer, dire « je ». *« On n'a pas l'habitude de la scène. Se raconter, à la première personne, quitter la neutralité journalistique, c'est le défi principal, c'est excitant et angoissant. On est plus à l'aise dans la fabrication d'un objet que dans l'expression directe »* dit Denis van Waerebeke, un documentariste, plus habitué à écrire des commentaires sur des images qu'à s'exprimer en public.

Tous sont séduits par le défi, ils rapportent l'excitation, mais aussi les affres du trac, leur longue préparation, mais sont tous profondément étonnés et heureux de cette expérience, de la présence du public.

Le buzz, ce soir-là, ce fut la présence d'Édouard Philippe. Le Premier ministre,

visiblement très à l'aise, venu conter son angoisse et les coulisses de sa nomination officielle à Matignon.

Parmi les autres intervenants, Élodie Émery, journaliste, a raconté comment, alors qu'elle était au chômage, elle a décidé à travers son blog de proposer son temps libre pour faire ce que les autres n'avaient pas le temps de faire. C'est ainsi qu'elle s'est mise durant quatre mois à apprendre le chinois. Une belle histoire sur le temps, le temps qu'on n'a plus, que d'autres ont en trop, le temps que l'on pourrait partager.

Pour Florence Martin Kessler l'engouement pour ce journal vivant, unique, répond à un véritable besoin. « On est ensevelis sous les archives, les contenus, branchés en continu. C'est presque mécanique, ce besoin du Live ! » Par ailleurs, elle le sait, les gens sont dans une certaine défiance de plus en plus grande envers les médias, les journalistes feraient partie d'une élite, déconnectée de la réalité ; les voir devant soi, tremblotants, ce n'est pas l'image que l'on a de l'information, du présentateur sûr de lui. *« C'est beaucoup plus humain. Et les gens aiment ça. »*

Rester indépendants



Le principe du *Live*, c'est d'être libre, en étant payé uniquement avec la billetterie, explique la fondatrice. Des partenariats existent ponctuellement avec des rédactions, ce fut le cas en 2017 avec *Le Monde* ou *Les Échos*, avec des entreprises, ou avec des événements particuliers comme Les rendez-vous de l'histoire de Blois, donnant lieu à des hors-séries thématiques. aussi. L'ouverture aux jeunes et au public scolaire est aussi devenue une priorité : depuis 2015, 10% des places leur sont réservés, une mallette pédagogique a été créée avec un programme d'éducation aux médias construit autour des *Live Magazines*

Témoignage

Delphine Dhilly a été parmi les premières à participer au Live, en 2014. Elle raconte.

Florence et moi sommes amies depuis dix ans. Elle cherchait des gens qui aiment raconter. Moi j'aime bien faire rire. Un jour elle m'a demandé :

– Quelle est l'expérience la plus dingue qui te soit arrivée? Tu la raconterais sur scène?

– La plus dingue pour moi, c'est d'avoir eu un enfant.

C'était en 2014. J'avais très envie de vivre cette expérience. Le challenge m'angoissait et m'excitait. Cela m'intriguait de raconter quelque chose d'universel, à partir de ma propre histoire. Au départ, il a fallu prouver aux responsables que c'était une bonne histoire. C'était leurs débuts. J'avais appris l'histoire par cœur et je me la récitais toute seule à voix haute en marchant. D'abord hésitants sur le thème, ils ont finalement été émus et partants. J'ai donc raconté comment j'avais rencontré un prince charmant, un mec génial. On tombe amoureux, trois ans plus tard on fait un enfant, je plane dans un gros bonheur... jusqu'à ce que mes hormones me quittent. Le *baby blues*, la déprime, les difficultés de l'allaitement auquel je tenais absolument, un enfer... et je deviens donc féministe en lisant Elizabeth Badinter avec mon bébé au sein. Je conclus en disant que j'avais vraiment choisi le mauvais moment pour devenir féministe. C'est très délicat de raconter une histoire personnelle, de transmettre la fragilité de sa propre expérience, il y a une part d'impondérable. Il ne faut pas que ce soit une thèse ni une pub pour son bouquin.

C'était cathartique d'avoir raconté ça. Je me rappelle qu'avant la représentation, j'ai eu des douleurs à la mâchoire pendant

À notre époque, les gens se racontent beaucoup, mais les témoignages sont souvent donnés dans des positions victimaire

quatre jours, au point que j'ai fait des radios chez le dentiste. J'étais terrorisée. Et au moment même où je suis montée sur scène, toutes les douleurs ont disparu. C'est incroyable d'avoir comme cela une réponse immédiate du public. Je racontais mon histoire, un moment douloureux que j'avais transformé en quelque chose de tendre, d'un peu drôle. Et j'entendais les femmes éclater de rire, des rires nerveux qui voulaient dire : « *Ah je suis passée par là !* »

C'est incroyable de raconter une histoire et de sentir que les gens l'écoutent; c'est un moment unique, décisif.

À un moment donné, quand vous décidez de raconter, vous vous dites : « Ce n'est pas grave ce que vous racontez. » Vous le racontez. Vous ne vous dites pas c'est trop intime... Ce qui importe, c'est de décider de raconter. D'autres sont peut-être moins impliqués dans leur histoire que moi, mais pour tous, c'est un souvenir très cher.

Trois ans plus tard, quand Florence m'a demandé d'écrire une autre histoire, je n'ai pas hésité. Je l'ai fait sur le thème du consentement. J'ai eu envie de revivre cette excitation. Mais pour pouvoir raconter d'autres histoires, il faut du temps : , ça ne se fait pas à la commande ce qui est beau, ce sont les étapes de nos vies.

Je réalise des documentaires. À notre époque, les gens se racontent beaucoup, mais les témoignages sont souvent donnés dans des positions victimaire. Echapper à cette posture, trouver un endroit où se raconter, avec une forme précise et une part de sincérité est un exercice périlleux, mais c'est fort. ♦